

**Ivana Bodrožić**

***Fils, filles***

**Traduit du croate par Chloé Billon**

**1,**

Ma chère maman. J'aimerais pouvoir m'asseoir sur ses genoux et tout lui avouer. Mais ce n'est plus possible à présent. La majeure partie de la journée, mes yeux sont rivés au plafond. Il est vaste et plein d'infimes irrégularités, le matin, l'ombre se retire de lui, et la lumière du soleil ouvre une blancheur, comme si s'écartait un épais rideau sombre de devant une scène dans les profondeurs de laquelle va se jouer un énième jour sans fin. Vers midi, avant de commencer à s'enflammer, il devient dur et impénétrable. Du coin de mes yeux, un liquide chaud me coule sur le visage, mais les docteurs disent que ce ne sont pas des larmes, mais un fluide corporel qui rince ma cornée. Alors, je dois plisser un peu les paupières, car sa blancheur commence à pourrir et à se déverser dans mes yeux, à piquer et transpercer mes iris, si bien que je ne peux plus regarder. Parfois, je m'assoupis. Les cycles de réveil et de sommeil sont présents comme chez les personnes normales. Quand je reviens à moi, même si je sais que rien n'a changé, j'avale à nouveau de mes yeux secs, lentement et précautionneusement, mètre carré par mètre carré. Je pars d'au-dessus de ma tête, et je nage doucement vers le côté opposé, aussi loin que ça m'est permis. Parfois, il y a une mouche, grosse, nerveuse et brillante, aux ailes soyeuses et rapides, aux pattes douces et collantes. Posée à l'envers, elle regarde un millier de moi. Aucune des moi ne bouge, et alors, je redoute qu'une telle quantité de mes immobilités ne se change en pourriture, le repas favori des mouches, même quand elles ont d'autres choix au menu. Ici, il n'y a que moi, c'est pourquoi elle commencera par me tâter de l'extrémité brillante de sa trompe, peut-être sur la peau fine de mes avant-bras transparents, et ce qu'elle ne pourra pas croquer, elle le dissoudra de sa puissante salive d'ici au matin. Une fois, comme ça, alors que je courais sur la route à la lisière de la forêt, j'ai vu le cadavre décomposé d'un chat. C'était au début de l'été, le matin. Le monde végétal était insupportable d'explosion de vie, les moucherons vous rentraient dans les yeux et dans la bouche sans s'épargner, d'énormes lièvres s'aventuraient jusqu'à la route, les parfums dans l'air étaient si mielleux qu'ils brouillaient les esprits et incitaient à l'agression, mais sous cette célébration de l'abondance perceait l'odeur du pouvoir de la décomposition. Je l'ai d'abord senti, et ensuite seulement aperçu, gisant au cœur d'une tache grasse sur l'asphalte rincée. Il n'avait plus de poils, des trous peu profonds à la place des yeux, et toute sa forme de chat, encore nette, semblait comme enduite de pétrole. Un essaim de mouches le baignait abondamment dans la bave, extrayant de lui jusqu'à la dernière miette d'éléments nutritifs, comme si elles-mêmes allaient vivre éternellement, et pas juste un peu plus de deux semaines. Mais c'est ainsi que nous nous nourrissons nous aussi. Cette odeur de décomposition s'était imprimée dans mes narines, mes poumons et mon cerveau, j'avais dû courir encore au moins deux kilomètres avant qu'elle ne cède la place au smog et me laisse enfin en paix. Parfois, tandis que je suis allongée dans le noir, il me semble flairer ses effluves, presque sucrées et certainement mortelles, qui donnent envie de vomir. C'est un réflexe de préservation de la vie, un réflexe dont nous a dotés la nature pour que

nous nous détournions de ce qui est pourri et malade, mais comment se détourner de soi-même. J'inspire profondément mes émanations, mais pourtant, je ne peux déterminer avec certitude s'il s'agit vraiment de cette odeur, ou si c'est juste une nostalgie pour cette forme de chat qui, alors, au bord de la route, était parfaitement indifférente au fait que d'autres êtres ripaillent sur son dos. Soudain, la mouche prend son élan, décrit un cercle autour du néon mort, s'approche un peu plus de moi, crache dans ses minuscules menottes, les frotte, jette un coup d'œil dans ma direction, et conclut que le moment n'est pas encore venu. Elle se décolle, bourdonne, et bientôt, elle a disparu. Retour au blanc. La place centrale au plafond est occupée par un plafonnier grille, composé de quatre tubes de néon, dont l'un clignote. Quand je ferme les yeux, je vois à sa place le lustre dans mon ancienne chambre. Je connais chacune de ses courbures, chaque contour de l'ombre qui, telle une araignée, tourne autour du trou noir en son centre. Quatre petits bols à fleurs retournés à l'envers, l'ouverture vers le bas, en verre blanc et opaque, et dans chacun d'entre eux une petite ampoule étroite. Chaque bol est fixé par une cordelette à l'extrémité d'une baguette de bois recourbée et stylisée, et chaque baguette a sur le côté, sur toute sa longueur, une rainure remplie de poussière. Une fine, grise, superbe ligne de poussière qu'elle n'a pas touchée. Un lieu de résistance dans la chambre, une révolte secrète, un espoir vers lequel je dirige de toutes mes forces mes pensées quand je regarde loin dans mes paupières. J'humidifie mes yeux, je les rouvre et je compte les lamelles de la grille du néon. Bien que le résultat soit prévisible, je me réjouis quand ma vue se trouble sous l'effet de la fatigue oculaire, et qu'au lieu de vingt-quatre, j'en compte vingt-trois. L'agréable joie des infimes illusions.

Si la journée est couverte, en début de soirée, le plafond devient presque moelleux, il tombe tendrement vers mon visage immobile, et alors, je m'autorise à détendre mes yeux, je baisse la garde, je ne le perce pas du regard, il n'oppose pas de résistance, et je flotte. Nous fusionnons, mon ciel et moi, dans ces quelques instants entre chien et loup, je sens une légère brise sur mon visage, je me redresse, j'extrait négligemment les tuyaux de mon corps, je retire l'élastique de mon poignet et je me fais une queue de cheval haute, je mets mes chaussures, je sors du lit, et je lisse soigneusement les draps derrière moi. Je redresse les épaules, je fais trois pas vers la porte, je pose la main sur la poignée, je maîtrise la résistance de laiton, j'appuie et je pars.

À mon retour, le ciel est noir. Hérissé des ombres des minuscules renflements, il tombe, dentelé, juste au-dessus de la surface de mon corps, un corps dont nul ne reconnaît les frontières, un corps fondu dans les envies et les pronostics des autres, un corps oublié et dilapidé. La lumière n'entre plus par la fenêtre, elle arrive de l'autre côté par la fente étroite de la porte entrouverte, la lumière bleutée de la télévision, la lumière jaune d'une toux, la lumière grasse des antiseptiques. Une par une, le contact de sa paume lisse sur ma joue les éteint. Le plafond va faire dodo. Elle me pousse tendrement par-dessus bord, et je tombe jusqu'au matin.

2,

Je pouvais très bien l'imaginer. Quand ils lui ont annoncé que j'étais à l'hôpital, elle était certainement en train d'astiquer les verres. L'odeur du vinaigre lui piquait les yeux, même si elle avait ouvert toutes les fenêtres pour faire un courant d'air, mais elle avait toujours imperturbablement cru dans les solutions requérant un sacrifice. Dans le fait de faire bouillir les couches au lieu de les mettre à la machine, dans leur blancheur et leur absence de bactéries dont elle parlait ensuite avec passion, avant

de passer rapidement au sacerdoce qu'était élever des enfants. Elle répétait, toujours avec la même intonation, cet indiscutable augure, les petits enfants boivent du lait, les grands enfants boivent du sang. Le téléphone fixe avait sonné, ce qui l'avait certainement interloquée, elle recevait rarement des appels, à part des opérateurs ou des sociétés de sondages, qu'elle rabrouait avec aigreur. Elle remontait sa lèvre supérieure ridée, et tranchait d'un ton dégoûté : « Je ne suis pas intéressée ». Puis elle marmonnait dans sa barbe : « Mais qu'est-ce qui leur a pris de m'appeler, qu'ils aillent au diable avec leurs putains de sondages. » Elle avait peut-être espéré que c'était son fils. Elle espérait toujours que c'était son fils. « Juste pour me demander maman, comment tu vas, juste un mot gentil. » La sonnerie l'avait fait sursauter. Son corps menu et raidi s'était crispé encore un peu plus, puis elle avait promptement tendu son genou douloureux. Elle avait reposé le verre astiqué sur l'étagère du placard, constatant du coin de l'œil, mécontente, qu'il n'y avait pas de différence visible entre ceux qu'elle n'avait pas encore sortis, et ceux qu'elle venait de reranger. Mais sa certitude de la propreté, particulièrement de la sienne, avait toujours eu plus de valeur que ce qui se voyait. Elle avait pris le combiné dans la main, appuyé sur le bouton, et d'une voix rauque, non éclaircie, car elle n'avait encore parlé à personne ce jour-là, elle avait dit d'un ton monocorde : « Allo. » C'est là que la tourmente avait commencé. Quand elle était plus jeune, elle savait garder sa maîtrise d'elle-même lors des situations de crise, elle ne paniquait pas, mais avec les années, et tout ce que nous lui avons fait voir, elle avait perdu pied. Toutes sortes de choses lui étaient passées par la tête, qu'elle n'avait pas bien entendu, qu'ils s'étaient trompés de numéro, même que quelqu'un lui faisait une très mauvaise plaisanterie. Le combiné à l'oreille, elle courait, éperdue, dans l'appartement, répétant une seule et même question : « Qu'est-ce qui s'est passé ? Lucija ?! Et elle est où maintenant ? Je dois venir où ? » La personne à l'autre bout du fil s'était sans doute habituée à la panique provoquée par la phrase : « Madame, votre fille a eu un accident de voiture, elle est à l'hôpital, nous ne pouvons pas vous en dire plus, venez au plus vite. » Et elle répétait cette même phrase calmement, en articulant bien, autant de fois qu'il le fallait, regardant ses ongles pendant les pauses pour reprendre son souffle, ou griffonnant dans les marges du calendrier du services des admissions. Après avoir raccroché, elle avait complètement paniqué, pensant n'avoir pas bien retenu dans quel hôpital elle devait se rendre. Pourtant, quelque chose en elle s'était réveillé de son ancien sang-froid, elle avait couru dans la chambre et pris dans le tiroir de la table de nuit une grosse liasse de billet, non parce qu'elle pressentait au juste à quoi cet argent pourrait lui servir, mais parce que c'était l'argent pour les temps difficiles. Pendant toutes ces années, elle l'avait répété tandis que j'étais assise à table en face d'elle : « Là-bas. Dans le tiroir. Dieu nous en garde. Pour les temps difficiles. » Ils étaient donc venus, ces temps difficiles. Ils étaient déjà venus avant, mais celui-ci était indéniablement le plus difficile de tous, le moment d'ouvrir le tiroir. À présent, tout était beaucoup plus clair, maintenant que le tiroir, après tant d'années, avait été ouvert au moment où on s'y attendait le moins. Chez nous, les temps difficiles se transmettaient toujours, et invariablement, de mère en fille. Ma grand-mère avait hérité les temps difficiles de sa mère, ils se trouvaient sous le matelas infesté de punaises de lit de sa petite maison en torchis d'une seule pièce, noués dans un mouchoir en tissu. Je me souviens, elle était restée en vie jusqu'à mes douze ans. Plusieurs fois par an, nous nous rendions en pèlerinage auprès de son sommier, un sommier à l'âcre odeur d'urine dont elle avait, alors déjà sénile, sorti le petit paquet d'une main qui ressemblait aux pinces d'une mante religieuse, tandis que tous affichaient un sourire contraint. La devise des billets fanés appartenait à l'ancien État, la nouvelle situation politique l'avait anéantie, mais les temps difficiles étaient si opiniâtres qu'ils voyageaient dans le temps. On m'avait, bien coiffée et un col de dentelle au cou, poussée au plus près du centre où, en position à demi-assise, une tresse morte pendait le long d'un dos voûté, pour que je lui récite une poésie. Après chacune de mes strophes d'écolière, la petite vieille applaudissait sèchement de ses mains ridées, et ouvrait un trou rose pâle. Quand elle était partie, les temps difficiles avaient démenagé dans la chambre de la mère de ma mère. Plus exactement dans l'armoire, avec sa tenue pour son enterrement. La plus belle qu'elle ait jamais eue,

et que grand-mère appelait sa tenue de voyage. C'est ce qu'elle me disait toujours en, comme si elle déposait un nourrisson dans une baignoire d'eau chaude, déployant les manches noires de la blouse de soie sur le lit, et dessous, comme pour aller au bal, elle disposait une jupe plissée, des bas de quinze deniers, en ajoutant, ceux-là, ils n'auront pas de trous aux orteils. Sous ces vêtements enveloppés dans un fin papier blanc, au fond de l'armoire, se trouvaient les temps difficiles, emprisonnés dans un coffret en bois du marché. Pour eux, elle avait rogné sur les temps moins difficiles, sur l'alcool de grand-père, sur les foulards de ses maîtresses, sur elle-même, pour faire son aumône au coffret, comme à un autel. Pour nous, les temps difficiles étaient le but, et la vie un moyen. Elle avait vécu ses dernières années dans l'appartement de sa fille, chaque année un peu moins. Derrière la porte close gargouillaient des prières à la radio, elle entrait en transe en comptant les grains en plastique de son chapelet, et parfois, elle restait juste assise à regarder. Le mur en face d'elle. Adossée à ses oreillers, elle regardait pendant des heures les yeux tournés vers l'intérieur, en elle, vers sa vie passée ou vers rien. C'était un regard obtus, ni mouillé ni sec, presque réconcilié avec l'instant, comme un arbre dans la forêt. C'est peut-être l'image la plus marquante et la plus terrifiante qui me soit restée d'elle. Aujourd'hui, il s'avère que j'ai hérité de ça aussi, avec un peu de retard, dans ma trentième année. Quand elle est partie, les temps tant attendus ont trouvé une nouvelle maison dans le tiroir de la table de nuit à côté du lit bordé et aéré de ma mère. Et maintenant, elle s'en était saisie. D'un geste douloureux et tremblant dans lequel, comme un fil d'argent, perçait une mince ligne d'autosatisfaction, car ils étaient enfin là. Elle les attendait depuis toujours, et elle était prête. Il n'y avait plus une miette d'inquiétude, jamais elle ne pourrait se tromper sur l'hôpital où j'étais.

Je ne peux pas voir par la fenêtre. Mes globes oculaires, auxquels je n'avais, à dire vrai, jamais réfléchi auparavant, à part quand s'y trouvaient un moucheron ou de la poussière, qui me piquaient, ne peuvent se mouvoir que verticalement. De toutes les dimensions du monde évincées de ma vie, même la gauche et la droite ont disparu, disparu, le luxe auparavant dépensé sans compter de rouler des yeux, disparue, la rondeur des images enveloppantes, le monde s'est réduit à la bande de réalité que je peux saisir en face de moi. Ou au-dessus de moi, suivant la position dans laquelle on me met. Le moment où j'en vois le plus, c'est quand ils m'installent dans un fauteuil roulant spécial, m'attachent de partout comme une poupée de chiffon qui refuse obstinément de rester assise toute seule, et me tournent vers la fenêtre dans l'angle de laquelle se trouve le jour. S'ils m'ont bien calé la tête, pour qu'elle ne tombe pas de travers, alors, l'étroite bande sur laquelle mes yeux se promènent, courent ou trébuchent devient une piste infinie qui mène dans la verdure luxuriante du parc. Je vis dans un palais, transformé au début du siècle en Sanatorium national pour les enfants souffreteux – tout à fait, c'était son nom. Tu seras toujours mon enfant, me dit-elle en caressant mes cheveux en brosse, aplatis par la position allongée. Aujourd'hui, ce fantôme baroque est la résidence temporaire ou permanente de gens coincés dans la salle d'attente de la mort, également connu sous le nom d'Hôpital spécial pour les soins prolongés et soins palliatifs. Principalement des vieux victimes d'infarctus ou d'AVC. Convaincues de leur faire du bien, les infirmières leur font parfois, par beau temps, faire deux tours en fauteuil dans les allées d'arbres et essences exotiques, avant de les garer devant l'entrée de l'édifice, qui porte l'inscription gravée « Le salut est dans la connaissance ». La majorité des pensionnaires sont privés de l'un comme de l'autre. Ça me rappelle ces étranges marathoniens qui, dans le monde entier, se rassemblent au printemps. Je n'ai jamais compris ces courses d'athlètes enthousiastes qui dédient leurs exploits aux personnes en fauteuil roulant ou souffrant de diverses maladies. Il y a quelque chose de profondément sarcastique dans ce type d'actions. De la même manière, je ne vois rien de charitable au fait de faire sortir des vieux gravement malades dans la luxuriante nature de mai. Le fossé entre le feuillage vert pétant et les épaisses cataractes ne peut susciter qu'une douleur supplémentaire. J'ai appris à aimer la nature sur le tard. Longtemps, je l'ai trouvée ennuyeuse, je préférais fuir parmi les gens, au beau milieu la foule, j'aimais être près d'eux, j'étais avide d'un regard appréciateur, d'un signe de tête dans ma direction, ne serait-ce que brièvement. Une fois, quand j'avais cinq ans, j'ai dansé devant des amis de la famille dans le salon, roulant lascivement du derrière. Je n'étais pas consciente de l'indécence de ces mouvements, je grandissais grâce à leurs yeux écarquillés et leur attention sans partage, jusqu'à ce que ma mère, de gêne, n'ait soufflé : « Ça suffit, vas jouer dehors. » La nature était indifférente envers moi, elle ne me nourrissait pas de son attention, dans notre prime jeunesse, nous ne comprenons ni l'air, ni l'eau, ni les feuilles, nous nous jetons tête baissée dans les relations.

C'était là toute la différence, la nature est venue avec toi, et nous avons tout de suite commencé à y fuir, précisément parce qu'elle était indifférente. C'est alors que j'ai compris que l'indifférence était une bonne chose, l'indifférence ne nous ferait aucun mal. La première fois que nous sommes sortis, nous nous sommes retrouvés dans un parc, à la lisière de la ville, ce début d'été me poursuit à nouveau. Le soir tombait, bleu et nacré au contour des choses, nous étions assis l'un à côté de l'autre sur un banc, et si c'était l'une de ces histoires, je dirais que nous discutons à voix basse, proches, mais étant donné que je ne peux pas parler, je suis condamnée au silence. Nous ne parlions de rien. Nous ne savions pas discuter. Le temps entre nous passait péniblement, saccadé. Pourtant, nous nous regardions dans les yeux avec espoir, y cherchant obstinément des réponses, une forme de connivence, quelle qu'elle soit. La conversation nous glissait entre les doigts, nous ne parlions pas la même langue, venus d'un autre

temps et de planètes différentes, nos tentatives de percer le sens de notre rencontre en restaient aux balbutiements, la vanité de l'entreprise était touchante. D'un autre côté, quelque chose de plus profond que les pensées et de plus réel que les paroles nous clouait littéralement, je me réduisais à l'espace formé par le coin de tes lèvres et au fragment de blancheur de tes dents qui perçait quand tu riais, je ne sais plus pourquoi, j'ai oublié. Avant le banc, déjà, après seulement quelques rencontres, j'avais plongé dans la fossette de ta joue, et rêvé de caresser de la pulpe de mon pouce tes sourcils noirs et brillants. De toucher de mes lèvres l'espace entre eux et de sentir l'invisible duvet. Je m'étonnais moi-même, mais j'étais encore joueuse, encore immergée dans la simplicité, encore relativement intacte. La nacre du crépuscule s'éteignant peu à peu, nous avons soupiré sous la pression de cette désespérante tentative de conversation, et nous nous sommes imperceptiblement rapprochés l'un de l'autre. L'odeur, c'est ça dont j'aimerais me rappeler, mais elle ne me vient tout simplement pas. Je me souviens de tout à son sujet ; elle n'était pas menaçante, mais tendre, soyeuse, presque comme si c'était la mienne, si bien que je n'avais pas à redouter de violentes nuances inconnues. Par ailleurs, elle était noyée dans une crème nutrition intense pour peaux sèches. Le lendemain, j'ai essayé à la droguerie toutes les crèmes sur l'étagère pour acheter la tienne. Nous avons appuyé nos joues l'une contre l'autre, je ne sais pas où étaient nos bras ni nos jambes, je ne m'en souviens pas, je sais que nous avons longuement frôlé nos visages avec une sorte de respect, nous nous effleurions aussi du bout du nez, tout doucement au bord de la peau et des cheveux. Nous ne nous sommes pas embrassés, nous avons d'un commun accord décidé de laisser ça pour plus tard, pour un autre jour. Sans un mot, c'était le niveau auquel nous nous comprenions, et pour lequel nous sommes restés ensemble. Quand nous nous sommes levés du banc, la nuit était déjà tombée, et nous nous sommes lentement dirigés vers le centre-ville. Nous marchions dans la rue principale, et nous avons, presque en même temps, remarqué quelque chose d'inhabituel. Les gens s'écartaient sur notre passage. Ils nous contournaient bien plus largement que nécessaire, et nous ne nous tenions pas par la main, je pense que nous rayonnions. C'est facile avec le recul de se prétendre expliquer ce qui se jouait, mais je pense que c'était notre histoire. Notre avenir commun. Nous rayonnions d'un potentiel étouffé dans l'œuf. D'une incompatibilité. Nous manquions à la forme, dont est composée la plus grande partie de nos existences, comme l'organisme d'eau. Nos désirs débordaient des limites de l'admissible. Nos corps nous trahissaient, et ça commençait à fuir de partout. Tous s'écartaient sur notre passage. Nous étions insupportables. C'est alors qu'était venue la nature. Les parcs, les coins de forêt isolés, la colline au-dessus de la ville où un arbre poussait dans une église en ruines. Nous aimions nous y allonger, juste sous cet arbre. À l'époque, nous discutons déjà un peu. Tu avais remarqué un insecte particulier qui volait toujours sur place, nous l'avions immédiatement adopté, c'était le nôtre. Tant de labeur et d'efforts, de battements d'ailes, de bruit, d'énergie, juste pour faire du surplace. Nous le cherchions toujours quand nous allions là-bas, et nous le trouvions toujours, lui ou ses descendants. Quoi qu'il en soit, cette espèce, la nôtre, qui dépense toute son énergie juste pour rester sur place. J'aimerais le revoir, mais le premier arbre est loin, l'insecte est petit, et mes yeux fatiguent.

#### 4,

Le réveil, comme si les vagues me rejetaient sur la côte. Je ne me souviens pas du naufrage, mais l'échouement sur les récifs aigus et douloureux de la conscience a duré des semaines. La vague me plantait sur la pierre, je voyais brièvement la lumière, ressentais une douleur déchirante et un vertige, puis elle me réentraînait brusquement sous la surface. Ensuite, pendant des jours, je flottais à nouveau

dans les entrailles sombres d'un océan d'inconscient. Souvent, douloureusement, je voyais émerger l'image de son visage, probablement parce qu'elle se tenait à côté du lit. Elle m'accueillait avec une grimace d'horreur stupéfaite, se penchant au-dessus de moi et s'efforçant de m'arracher à ma léthargie. Elle m'appelait, pressentant avec raison que je pouvais l'entendre. Ou alors, c'était dans mon ancienne vie. Lucija, pourquoi tu te tais ? Pourquoi tu ne dis rien ? Parle avec moi, je suis ta meilleure amie, tu n'en auras jamais de meilleure que moi. Où es-tu, réponds, pourquoi est-ce que tu me fuis ? J'avais commencé à lui mentir très tôt, mais il lui avait fallu longtemps pour le comprendre. Aujourd'hui, je hurlerais, mais tout ce que mes cordes vocales peuvent produire, les meilleurs jours, c'est un soupir rappelant une asphyxie. Le mutisme s'est retourné contre moi, et a décidé de se venger de tout ce pourquoi je l'avais instrumentalisé. Je ne supportais pas ce regard déçu ; parce que je n'aimais pas la viande, et que je la mastiquais jusqu'à ce qu'elle ne se change en mousse grise avant de la cracher dans ma serviette, c'était très bon, maman ; parce qu'elle était toujours triste et qu'en revenant de l'école, marchant intentionnellement dans les flaques, j'inventais des mensonges pour l'égayer, un petit chien m'a fait pipi sur la jambe, c'est drôle, non, regarde comme je suis mouillée, maman ; parce que je lui préférais les garçons et qu'elle m'avait giflée quand elle avait trouvé, dans le linge sale, une tache blanche sur mon pantalon, je n'ai pas de copain, maman, tu pues le sexe, Lucija, tu les laisses se branler sur toi ; parce que son fils m'était devenu indifférent, et que je mentais à ce sujet, il est juste un peu spécial, maman. J'avais eu toutes les peines du monde à quitter la maison, elle avait refusé de me parler pendant des semaines ; même si le petit appartement que j'avais loué n'était qu'à dix minutes du sien. Elle pleurait au téléphone. Je passais la voir tous les soirs vers dix-huit heures, après le travail. « Voilà, c'est ça mon dîner ». Elle me fourrait sous le nez un bol de bouillie de flocons d'avoine avec une banane écrasée. « Je n'aime pas les bananes, mais quand j'en écrase une, ça m'aide à avaler ce truc. » Le problème, ce n'étaient ni les flocons d'avoine, ni la banane, ni le dîner, c'était cette fierté qu'elle tirait de sa misère et de quelque chose qu'elle confondait avec l'humilité. C'était ce plaisir masochiste qu'elle prenait à faire de sa vie un enfer, même dans les rares instants où ce n'en était pas un. Je m'imaginais lui arracher le bol en porcelaine des mains, la bouillie couler sur les murs. Mais je me contentais de sourire en disant : « Mais c'est bien, c'est sain, maman. » Maintenant, elle coule directement en moi, et c'est sans doute plus juste comme ça. La sonde est enfoncée dans mon nez, elle voyage le long de ma gorge et jusque dans mon estomac, où elle déverse de la nourriture pour que je ne meure pas de faim. Un liquide brunâtre bourré d'éléments nutritifs qui, à l'encontre de toutes les lois de la nature, maintient mon corps en vie. Je n'ai jamais aimé manger. À présent, ils me nourrissent sans interruption. Les tuyaux, reliés à une pompe, déchargent le substrat en moi à intervalles réguliers, toute la journée.

Quand j'étais petite, manger me semblait être une perte de temps, sauf si c'était du sucré, c'était la seule chose que j'aimais. Le sucré était confortable et rassurant, du sucré n'émergeait aucune nuance animale, je ne supportais pas l'idée de mâcher le ligament d'un être, que du cartilage craque sous mes dents, que des picots de plumes de ce qui était autrefois des ailes viennent m'éperonner le palais. Instantanément, mon estomac se mettait à se tordre, suscitant une irrépressible envie de vomir. Je sortais de la pièce quand grand-père, de sa grande mâchoire proéminente, mastiquait du fromage de tête, quand, dans le cube transparent de liquide gras figé, tremblotaient les pieds et les tripes d'un être. Les jours où on tuait le cochon, emmitouffée dans un châle épais, je partais au bout de la rue et errais autour des jardins des autres, pour éviter les jets de sang qui jaillissaient du porc pendu la tête en bas, et que l'on recueillait dans des bassines en plastique. L'odeur de la cervelle de porc cuite remportait le prix de l'horreur ultime, elle se propageait à cinq cents mètres à la ronde. J'étais stupéfaite que les morceaux de cet unique cochon abattu puissent durer toute l'année. Il n'avait pas l'air si énorme que ça, pendu à la perche au milieu de la cour, mais la viande semblait se multiplier, elle remplissait les congélateurs de la famille proche et éloignée, on ne pouvait jamais venir à bout du lard, une autre plaque finissait toujours

par sortir de quelque part, au dîner, il y avait éternellement des grattons. Dans une telle famille de carnivores, j'étais un objet de discrète raillerie, je restais des heures devant mon assiette de soupe aigre, où flottaient comme des îlots les tripes de canard, et mes larmes gouttaient sur leurs douces ondulations. Ils ne pouvaient pas me comprendre, et je ne pouvais pas leur expliquer, je mangeais ce que je pouvais, et quand ça ne passait pas, je pleurais. Je ne me souviens pas que quiconque m'ait jamais demandé, tu veux quelque chose d'autre ? Vers le moment de mon entrée à l'école primaire, ils m'avaient emmenée chez le docteur. Le problème de mon alimentation avait été évoqué à voix basse, comme on révèle des choses honteuses et secrètes dans la famille. Le docteur était vieux, sec, il puait de la bouche quand il s'était, comme un charognard, penché au-dessus de mon corps frêle. Il m'avait enfoncé un bâtonnet de bois dans la bouche, tiré vers le bas la peau sous mes yeux de la pulpe dure de ses pouces, pincé les bras, le tout en arborant un vague sourire sur ses lèvres violettes. Maman se tenait dans le coin du cabinet décrépît, s'excusant de chaque muscle du visage. Le diagnostic tant attendu était sorti en deux phrases : « Elle est fluette. Et elle n'aime pas mâcher. » Il avait jeté le bâtonnet dans un pot en fer-blanc portant l'inscription sale, et m'avait redonné une petite tape sur le visage. « Et qu'est-ce qu'on peut faire ? » avait demandé maman d'un ton presque enjôleur. « Rien », avait répondu le docteur, impassible, « elle va s'habituer ». Et c'est exactement ce qui s'était passé. C'était l'une des premières habitudes qui avait commencé à se sédimenter comme de l'huile au fond de mon estomac, ouvrant la place à toutes les suivantes qui devaient venir.

J'avais rapidement commencé à aller à l'école, et mon espace de liberté de choix de ce que j'allais laisser entrer en moi s'était élargi, tout comme mon espace de mensonge. À l'école, personne ne me contrôlait, et une semaine sur deux, quand j'étais, à cause des horaires de travail alternées de mes parents, seule à la maison, je me réjouissais des viennoiseries chaudes avec du yaourt, de la possibilité d'enlever du bout des doigts les épaisses tranches de salami caoutchouteux d'entre les deux tranches de pain, pour les amener à la corbeille. Les voir tomber entre les morceaux de papier et les épiluchures de crayon me remplissait d'aise. Mais l'autre semaine sur deux, quand c'était mon frère qui m'emmenait à l'école, le mal de ventre commençait dès le matin. De sept ans plus âgé, il nous préparait le repas. « Mange », me rabrouait-il, jouant froidement l'autorité. Les saucisses de Francfort fumaient dans l'assiette, et je me mettais instantanément à gémir. « Mange, idiot », répétait-il de plus en plus fort, et je bavais sur mes vêtements, à grands renforts de sanglots et de soupirs. « Tu ne bougeras pas tant que tu n'auras pas mangé », il testait avec délices sur moi comment c'était d'être adulte, léchait les bottes de son venimeux sentiment de pouvoir tel un chiot avide, tout en engouffrant le tiers d'une saucisse. « Mange ! » hurlait-il parfois ensuite en secouant l'assiette devant moi, si bien que la saucisse de Francfort sautait en l'air avant de rebondir, élastique, à sa place. Je fixais le sol en m'inondant le cou, la poitrine, le chemisier repassé de frais.

« Tu ne veux pas, hein ? Ouvre la bouche ! » Une fois, il avait essayé de fourrer la viande rosâtre dans ma bouche fermée. Il me maintenait les bras dans le dos, fermement serrés dans sa grosse poigne, et s'était assis sur moi. J'avais résisté pendant quelques secondes de lutte, et quand l'air avait commencé à me manquer, j'avais ouvert la bouche par réflexe, et la fourchette m'était entrée presque jusqu'à la gorge. J'avais commencé à m'étouffer et à tousser, sa pression s'était relâchée et, me libérant, je m'étais enfuie de la table. Alors, après avoir recraché la bouchée, quand la peur avait fait place à la rage, j'avais prononcé pour la première fois deux mots qui m'étaient venus tout seuls : « Enculé de pédé ». Je ne connaissais la signification ni de l'un, ni de l'autre, le visage rouge et les yeux gonflés, j'avais pris mon cartable et m'étais ruée hors de l'appartement. Debout au milieu de la salle-à-manger, la fourchette vide pointée vers le ciel, Tomislav riait. Quand j'étais rentrée de l'école, nul n'avait mentionné l'incident. Ce soir-là, j'avais mis longtemps à m'endormir, j'appelais maman, qui parlait au téléphone dans le couloir. À voix basse et obstinément, la suppliant de venir et de rester à côté de moi

jusqu'à ce que je m'endorme. Je rêvais que son visage se penchait au-dessus du mien et qu'elle me caressait la tête, j'aurais voulu qu'elle soit pour toujours la première chose que je verrais chaque matin en me réveillant.

Tu as toujours rendez-vous le mardi à onze heures. C'est ainsi que je t'ai imaginé, ce matin, pendant la visite, quand la docteure a demandé à ses étudiants : « On est bien mardi aujourd'hui ? », la fille a gardé le silence, et le garçon a répondu : « Oui, on n'est que mardi. » Que. On m'a déjà toilettée. Tôt le matin, deux paires de bras puissants me transfèrent habilement sur un lit roulant garé à droite de celui où je vis, un homme vigoureux et une femme encore plus vigoureuse. Ils me fixent le crâne avec une attelle, je n'ouvre pas les yeux, je fais semblant de dormir, ça m'aide à supporter leur proximité antinaturelle. La femme est au niveau de ma tête, je connais déjà les rides de son cou, qui se rejoignent en embouchure vers ses seins lourds et fanés, la chaîne en or avec une grosse croix et le Christ crucifié qui tombe vers mon crâne, se balance au-dessus de mes cheveux négligemment coupés, sans jamais me toucher. Elle fourre ses bras charnus sous mes aisselles, enserme fermement mon tronc, arrange habilement les tuyaux du respirateur et de la sonde, et dit « allez », en cherchant du regard son collègue à mes pieds. Son haleine sent le tabac et le café turc bon marché, j'aime l'inspirer, je me nourris des odeurs, les seuls goûts restés à ma disposition. Ma chemise de nuit est courte afin de faciliter le maintien de l'hygiène de mon corps, ici, ils ne m'habillent pas tous les jours, même si la docteure a donné un cours à un groupe d'étudiants sur les dangers de la dépersonnalisation des patients tels que moi, sur l'importance de la dignité humaine, qui doit être entretenue en habillant quotidiennement le patient dans des vêtements qu'il aime, qui sont une partie de son style et de sa personnalité. J'ai toujours aimé les jupes courtes, nonchalamment courtes, sur de hautes Doc Martens, j'aimais aussi les jolies robes, longues, virevoltantes, les jeans serrés, les pulls tricotés bien confortables, les épaules nues, la taille cintrée, beaucoup de chaussures, bottes, sandales. À présent, j'ai une chemise de nuit courte, et une paire de claquettes mauves palies, des crocs, car mes mules à fleurs, semblables à des sabots orthopédiques, que m'avait apportées maman, se sont fait voler. Non que j'en avais besoin, je n'allais pas m'enfuir avec elles, mais elles combattaient bravement en première ligne de défense contre la dépersonnalisation. Quand ils m'emmenaient faire un tour dans la nature, ils me les enfilaient. « Allez », répond l'infirmier, et en un instant, ils me déplacent sur l'autre lit comme un sac de ciment mouillé. Ils me tournent sur le côté, et une main, je ne sais pas laquelle, me maintient négligemment, pour m'empêcher de rouler, je suppose. Mon regard est rivé à mon lit, sur lequel, un instant avant que l'infirmière ne retire la première couche de draps sales de l'alèse en plastique, j'aperçois des taches brunes. Elles sont symétriquement disposées, comme un ange dans la neige, au niveau des bras, des hanches, des jambes. Peut-être des escarres, ou peut-être des stigmates, qui sait, ils m'ont peut-être rattrapée, finalement. Aujourd'hui n'est pas un jour de bain, aujourd'hui, on se contente de me frotter avec une serviette mouillée, de m'oindre de divers baumes et crèmes, de me fourrer symboliquement une brosse à dents durcie et déplumée dans la cavité buccale, et de brosser mes cheveux bruns aplatis par la position couchée. Puis, on me réinstalle dans la neige blanche, pour que j'y laisse une fois de plus ma trace. De toute cette procédure matinale, ce qui m'insupporte le plus, c'est quand ils parlent avec moi en même temps, plus précisément, quand ils s'adressent à moi, ce pourquoi j'ai mis au point ma défense par le sommeil, même s'ils savent probablement eux aussi que je suis éveillée. Mais supporter leurs « Ouuups ! », « Oh, tu vas avoir une vraie peau de bébé », « Et voilà, toute pimpante ! » se place là en termes d'humiliation. Quand ils me remettent au lit, leur partie du travail est terminée, et jusqu'à la visite médicale et plus tard le physiothérapeute, je ne vois plus personne. Même si je fais encore semblant de dormir, ils remontent mon lit en position inclinée, j'ouvre précautionneusement un œil, ils sont encore dans la pièce. Une fois, comme ça, alors qu'il y avait encore dans l'autre angle un deuxième lit, deux ouvriers sont venus dans la chambre. « Dans la chambre de l'invalidé ». Ils démontaient le lit pour pouvoir le déménager. Ils n'ont pas remarqué que je regardais, mais je les voyais déposer sur mes

jambes recouvertes d'un drap leurs tournevis, clés à molette, bombes de spray. Ils se servaient et reposaient sur moi, je respirais en moi-même.

Maintenant que c'est l'heure de la visite, je ne peux plus fermer les yeux, je regarde devant moi, et régulièrement, les étudiants et leur professeure entrent dans mon champ de vision. Ils m'observent attentivement, le garçon est un peu plus audacieux, tout en étant moins fasciné. La professeure qui vient dans notre service une fois par semaine a une nouvelle visite guidée, il ne lui manque qu'un parapluie rouge. Ils s'arrêtent à quelques pas de moi, prévenants, comme si je n'allais pas les entendre, ou comme je ne m'étais pas inscrite pour les contenus éducatifs. « Ceci est un cas extrêmement rare, je vous en ai déjà parlé, le syndrome d'enfermement, ou *locked-in syndrome*. Il est défini comme un état végétatif durable, qui intervient après une lésion traumatique du cerveau. En général, il est consécutif à une hémorragie du pont, ou à un cortex insulaire ischémique, qui engendre des troubles et des lésions des zones du cerveau responsables de la vue horizontale. » Là, elle fait une brève pause, s'approche et remonte mon drap, vers ma poitrine. Elle m'observe un certain temps, puis elle s'écarte à nouveau du lit, et reprend, sur le ton de la confiance : « Les patients conservent leurs fonctions cognitives, ils sont éveillés et ouvrent les yeux, et leurs cycles veille-sommeil sont également préservés. Ils ne peuvent bouger le bas du visage, mâcher, avaler, parler, respirer ou bouger les membres. Demeurent possibles les mouvements verticaux des yeux ; ils peuvent ouvrir et fermer les paupières, et ciller un certain nombre de fois pour répondre à une question. Le diagnostic est principalement clinique. L'IRM du cerveau aide à déterminer les causes du syndrome, et permet d'observer les évolutions au fil du temps. L'électroencéphalographie montre une activité normale pendant les phases de veille, et des cycles de sommeil normaux. » Ils braquent tous les trois les yeux sur moi, j'évite intentionnellement de ciller, je me concentre de toutes mes forces pour qu'ils ne pensent pas que je communique avec eux. Je suis calme et glacée, je suis peut-être même morte, peut-être que les étudiants vont mourir, peut-être que lui va se faire écraser par une voiture. La professeure ouvre la porte, les laisse passer devant elle, les sabots grincent sur le lino, et elle continue sans gêne aucune, scientifique, tout excitée à cause de la perle rare qu'elle vient de renfermer dans la chambre jusqu'à la prochaine fois, elle dit : « Le taux de mortalité est élevé, de nombreux malades décèdent pendant le premier mois. La guérison jusqu'à un fonctionnement non autonome est rare, mais possible en quelques mois quand la cause de la pathologie est partiellement réversible, par exemple une tétraplégie induite par le syndrome de Guillain-Barré. Les indices pronostiques positifs sont, entre autres, un prompt rétablissement des mouvements latéraux des yeux, et la détection des potentiels évoqués après une stimulation magnétique du cortex moteur. Certains malades ont survécu jusqu'à dix-huit ans au syndrome de l'homme enfermé dans son propre corps. Cette patiente est ici depuis trois mois. » Ils sont tous assez exaltés, le dernier cas de ce type a été hospitalisé au CHU de Zagreb au milieu des années quatre-vingt-dix, et il est parti rapidement. À présent, l'étudiante demande, vive et altruiste : « Est-ce qu'elle suit un traitement ? Sur quoi se concentrent les soins ? » Sans inclure d'émotions, mais tout de même avec une raisonnable sollicitude, la professeure reprend. « La prise en charge consiste à prévenir le développement de troubles systémiques, comme la pneumonie et la cystite, assurer l'alimentation par sonde, limiter les escarres et assurer une thérapie physique afin de prévenir les contractures. Les logopèdes peuvent aider à mettre en place un code de communication grâce au clignement des paupières. Étant donné que la fonction cognitive est préservée, les patients sont censés pouvoir prendre leurs propres décisions au sujet de la procédure médicale s'il s'avère possible d'établir un contact. Bien entendu, nos possibilités sont très limitées. Cette patiente reçoit la visite de sa mère, qui a commencé une formation afin de pouvoir à un moment donné, si son état demeure stable, passer à une prise en charge à domicile. Mais tout cela est assez laborieux, les progrès restent minimes. » Sa voix se perd dans le lointain, remplacée par le tic-tac de l'horloge en face de mon lit, il est dix heures, que, mardi, que.

Tu es déjà à la Gare centrale, même s'il ne te faut qu'une quinzaine de minutes pour aller à l'hôpital, tu arrives toujours une demi-heure en avance, tu n'es jamais en retard. Tu montes dans le train de banlieue, tu t'assois en face d'une femme, en général une femme, les hommes te font encore peur, tu regardes son visage, ses vêtements, la manière dont elle tient son sac, et tu vois tout. Combien elle appréhende le retour à la maison, à quoi ressemble son mari, si elle a des enfants. Si elle est triste, superficielle ou indifférente. Tu as toujours su voir, tu n'avais pas le choix pour survivre, depuis ton plus jeune âge, tu as été contraint d'étudier la nature humaine. Tu te frayais un chemin dans le labyrinthe des attentes, des humeurs et des lubies des autres afin de passer le plus inaperçu possible, et quand ça ne l'était pas, tu t'adaptais jusqu'à ta propre extinction, jusqu'à mourir intérieurement. Tes compétences durement acquises me fascinaient, et nous jouions parfois au diagnostic, le plus souvent dans les transports en commun, tu me racontais des histoires sur les gens assis autour de nous. Une fois, dans le train, même s'il m'a semblé que cette fois-ci, tu étais un peu hésitant, tu m'as désigné du menton le jeune homme assis en face de nous en diagonale. Hochant la tête dans sa direction, tu as simplement soufflé « C'est un collègue », avec une sorte de chaleur, mais également une once de mépris dans la voix, moi aussi, je savais parfois déceler des choses profondément enfouies. Le jeune homme en question avait la vingtaine et, bien qu'un peu plus frêle que la moyenne, il ressemblait à n'importe quel jeune homme de cette partie du monde, banal et sans intérêt, les cheveux courts, vêtu d'une large chemise à manches courtes, d'un jean, de tennis. « Comment tu sais ? » ai-je demandé, surprise. « Aux mouvements de ses mains », as-tu répondu. Je ne comprenais toujours pas, puis j'ai remarqué qu'il attrapait sa chemise du bout des doigts et l'écartait de son torse, comme s'il avait chaud, et il ne faisait pas chaud, il se vouûtait encore un peu plus, regardait autour de lui et, de ce geste spécifique, anéantissait toute possibilité de remplissage de l'espace entre la poitrine et la surface plane du vêtement. « Comme ça, ils font tous ça. »

Tu savais mieux que quiconque ce que signifiait quel mouvement, où menait le regard de défi de quelqu'un, à quoi ressemblait le pas des mecs au crâne rasé au parc quand ils venaient te taxer une cigarette, et quand ils venaient pour toi. C'était une époque lointaine et passée, dont je savais peu de choses, quasiment rien, dont tu parlais quand, comme aujourd'hui, tu allais en train à l'hôpital. Même s'il n'y a plus la moindre raison à ça, je sais que tu continues à voyager invisible, comme emmitouflé dans une cape enchantée, le plus souvent avec des lunettes noires. Même s'il est difficile de ne pas te remarquer – avec ton beau visage étroit, presque aristocratique, tes grands yeux sombres, tes sourcils arqués saillants, ta peau claire et ton éclatante ligne de douleur au milieu du front, comme quand tu te concentres, une ligne qui cède facilement la place à la joie ou à quelque chose de malicieux, quand tu relèves le coin de ta bouche en sourire. À trente ans, svelte et avec cette prestance de bretteur, à l'ancienne, tu as l'air juste un peu plus jeune, léger et mélancolique en même temps, unissant les extrêmes dont naît toujours ce que les gens, souvent, ne savent pas décrire, et qu'ils appellent beauté. Le fait que tu sois si beau, je ne l'ai compris que plus tard, a dû faire de toi un butin de choix pour le reste de l'espèce humaine. L'aura de confusion qui palpait autour de toi avant que tu n'émerges de toi-même pendant la dernière phase de notre vie commune, avant que tu n'adaptes ton corps au petit garçon qui était, pendant vingt ans, resté prostré dans l'obscurité la plus claire de ton âme, avait en général sur les gens un effet double. Certains étaient attirés par l'exotisme, c'était cette catégorie inoffensive, mais inflammable, comme quand ils se tiennent devant la cage d'un superbe tigre du Bengale au zoo et qu'ils savent que rien ne va leur arriver, si bien qu'ils peuvent, depuis leur position privilégiée, jouer avec cet inconnu, potentiellement dangereux, et, le plus important, qu'ils peuvent arrêter à tout moment. Tu n'entres pas en ligne de compte. Le tigre n'entre pas en ligne de compte. La cage n'entre pas en ligne de compte. Certains, sous-espèce de ce groupe, portaient le fait de te connaître comme une médaille au revers de leur veste, ils te montraient à leurs amis moins évolués, haussant à leurs yeux leur valeur dans

la société. En te fréquentant, en réalité, ils avaient décidé de s'offrir à eux-mêmes une image de bienfaiteurs, te prenant pour un sympathique simplet qui saurait faire preuve de gratitude. Eux aussi pouvaient arrêter à tout moment. À nouveau, tu n'entres pas en ligne de compte. Les autres, finalement moins dangereux pour toi, mais potentiellement plus agressifs, enrageaient de ton aura, un seul regard sur toi, qui leur donnait inopinément un aperçu de la complexité de ton être, suffisait à éveiller en eux dégoût et panique. Ta simple existence anéantissait la vision de leur monde étriqué où rien n'existe ni ne survit qui ne soit semblable à eux, au contraire, le monde n'existe que s'il est à leur image. Ils te craignaient comme la fureur divine, comme un châtement qui arrive sous la forme d'une maladie, comme leur fin, et ils auraient tout fait pour te détruire. Mais ça aussi, maintenant, ça fait partie du passé, les regards sont aujourd'hui bien disposés envers toi, même si tu portes encore ton bouclier, tu portes aussi des cicatrices dans ton âme tandis que tu descends du quai pour prendre le passage souterrain et que tu marches vers l'hôpital psychiatrique de Vrapče. Il est beau, ce cours arboré avec des bancs le long de l'allée, il y a quelque chose d'apaisant dans cette promenade vers le portail de fer toujours ouvert de l'institution de prise en charge de divers troubles psychiatriques.

Même si, la première fois que nous y sommes allés ensemble, j'ai pleuré tout du long. Tu me tenais par la main, et me traînais presque vers le bâtiment, mes pas étaient de plomb, et je voulais m'enfuir de tout mon cœur, mais je m'étais tant bien que mal rattachée à toi. J'avais honte de ma faiblesse, j'avais peur de tout, même de ces épaves sur les bancs, et je ne pensais qu'à ma mère. Que dirait-elle si elle me voyait en ce moment-même, que dirait-elle si elle savait quel secret je cachais. Tu me traînais en silence, je ne sais pas comment tu as fait pour supporter tout ça, et cette opiniâtreté avait toujours raison de moi, mais quand nous sommes arrivés devant la porte du cabinet, je me suis un peu calmée. Rapidement, une petite femme aux cheveux blonds coupés court et aux yeux clairs et bienveillants en est sortie. Elle nous a brièvement salués, nous demandant de bien vouloir attendre encore un peu, le temps qu'elle finisse avec ses étudiants. J'ai à nouveau éclaté en sanglots. Je ne sais pas pourquoi exactement, à part peut-être l'idée que les étudiants allaient parler de nous. Nous sommes sortis dehors, tenant à la main des cigarettes mouillées et collantes de bave et de larmes. Alors, dans notre dos est apparu un bras maigre et transparent en pyjama, qui jaillissait d'entre les barreaux et oscillait doucement. « Une clope, donnez-moi une cloope, s'il vous plaît... » répétait d'un ton lancinant une vieille femme à la voix rauque. À pas de loup, elle était arrivée tout contre la fenêtre, enfonçant son aisselle sur le fer de la cage. Ses cheveux gris tourbillonnaient dans les airs, et son visage de papier mâché restait dans l'ombre. Nous nous sommes regardés, interdits, incapables de décider ce qui était en cet instant, dans ce monde, dans cette vie, le plus avisé : un acte magnanime qui nous libérerait des gémissements et mènerait dans l'inconnu, ou l'éternelle prison de la sécurité. Je ne sais pas si tu te rappelles cet épisode pendant que tu es dans la salle d'attente, je pense que maintenant, Irena t'ouvre immédiatement la porte, vous vous connaissez depuis plusieurs années déjà, même si ça fait longtemps que vous ne vous êtes pas vus, c'est peut-être mon enfermement qui t'a à nouveau mené vers elle. « Comment tu vas ? » demande-t-elle. Tu gardes le silence. Elle remplit le vide. « Tu as été la voir ? » doucement, mais sans une once de pathos, elle entre directement dans le vif du sujet. Elle est comme ça. Tu continues à te taire, mais cette fois-ci, tu hoches la tête, dans la direction opposée aux mouvements de mes yeux. De gauche à droite, et le fluide corporel de rinçage de la cornée te ruisselle sur le visage. Mais tu es brave, tu trouveras cette fissure par laquelle faire s'écouler les mots, exactement comme ce matin-là, quand nous sommes enfin entrés dans le cabinet. À l'époque, c'était la première fois que je t'entendais parler de ça.

« Je me souviens d'une scène que je n'ai jamais, absolument jamais raconté à personne de toute ma vie. J'étais assez petit. Cinq, six ans... J'étais seul à la maison, et j'ai trouvé une balle de tennis. Et j'étais vraiment curieux de savoir comment le slip m'irait, alors, je l'ai mise dans ma culotte, et j'ai

regardé comme ça m'allait bien. Je me souviens de ce sentiment, et je pense que je ne l'oublierai jamais, c'était tellement bon. Soudain, j'ai senti une force me parcourir tout le corps. Comme si j'avais enfin reçu des piles, pour employer une image mécanique. Ou quand tu n'as pas d'oreille interne, et que soudain, elle se rétablit. Quoi qu'il en soit, c'était un moment crucial. Et ensuite vient la honte. Comme après quatre-vingt-dix pourcents des choses que tu fais ou désires dans cette vie. Le corps, le pire des enfers... En gros. Tout va bien tant que tu es petit. Rien ne se remarque, à la mer, tu portes un slip de bain, et tout va bien. Tu dis aux gosses de t'appeler Ivan, et pour un bref moment, tout va bien. Mais il faut bien comprendre que dans ce jeu avec ces gamins, quand tu marches sur la plage, dans la moindre de tes apparitions, le moindre de tes gestes, tu sais que tu mens ! Et ensuite, à nouveau la honte, parce que tes parents t'ont démasqué. Puis le pire moment, quand les gosses commencent à t'interroger, et pourquoi est-ce que tu as dit que tu t'appelais Ivan ? Et tout ce que tu avais construit, ou plutôt non, pas ce que tu avais construit, ce que tu avais reçu juste en étant naturel, en étant un garçon, tombe à l'eau. En une fraction de seconde, tout a disparu, et alors, qui est-ce que tu es ? Et absolument personne ne te comprend, pire, histoire d'arranger les choses, ils te posent des questions stupides : « Mais qu'est-ce qui s'est passé, Dora ? Pourquoi tu es triste ? Comment est-ce que tu as pu raconter que tu t'appelais Ivan ? Oh, Dieu du ciel... » C'est alors que commencent à monter en toi la rage, la colère, la tristesse, un énorme trou qui ne cesse de s'agrandir. Aujourd'hui encore. Là-dessus arrive ton grand-père, un type absolument dénué de tact et de sensibilité, qui tape là où ça te fait le plus mal. Constamment. Nous sommes assis sur le canapé, et nous regardons sur RTL le palmarès des dix personnes les plus étranges au monde. 'Papi, c'est quoi un hermaphrodite ?' je demande, et il me regarde de haut et dit : 'Toi.' Papa n'est pas là. Il est tout le temps fourré quelque part. Soit au travail, soit dieu sait où, je ne me souviens pas. Maman est invariablement énervée, ou elle est gentille, mais avec le bémol 'là, je suis gentille pour vous', parce que je suis votre maman et que je dois être gentille avec vous, et que je sacrifierai tout pour vous. On ne peut pas trop le lui reprocher, car vraiment, manifestement, la situation était loin d'être idéale. Et qui sait... eux seuls savent. Je dois m'arrêter maintenant, je ne me sens pas très bien. »

Duje est torse nu. Il porte un bermuda coupé dans un jean, a les mollets forts et poilus, une énorme bosse à l'entrejambe, de gros muscles, les signes de l'âge sont à peine perceptibles sur son corps brûlé par le soleil. Le visage, c'est différent, l'alcool, les cigarettes, les excès et les fêtes ont creusé des rides profondes autour de sa bouche, des pattes d'oie autour de ses yeux, qu'il a noirs et vifs, sous une tignasse ébouriffée au-dessus de ses sourcils proéminents. Quand il arrive sur la terrasse, vous le regardez toutes, c'est quelque chose de plus ancestral et de plus fort que vous. Il frime avec ses longs bras épais chargés de cannettes de bière et de charbon pour le barbecue. Duje a toujours été précédé par la mise en pièces d'animaux. Oh con, putain de dieu, qu'est-ce que tu veux boire, qu'est-ce qu'on va mettre à griller, j'ai mis trois jours à m'en remettre, j'ai installé deux climats dans la chambre, bonne mère, tu te souviens comme on s'est mis la race – c'est le chemin qu'il ne cesse de monter et descendre, il lance des répliques qui vous coupent le souffle. Il ne m'a pas encore remarqué, je suis assis dans un coin, je ne suis ni torse nu, ni en sueur, je ne prends pas plus de place que nécessaire, je me contente d'écouter et d'observer. Pourtant, quand il m'aperçoit, l'alliance est temporairement conclue. En vérité, cette alliance est vide de tout contenu, mais il me tend la main clairement, résolument, avec toute sa considération et son respect. Quand il te rencontre, il te regarde comme un beau coffret précieux, intéressant principalement parce qu'il le trouve beau, mais dont il n'a pas la moindre idée de ce qu'il pourrait contenir. Duje est comme ça avec toutes les femmes. Il n'arrive pas à se confronter à ce contenu. Il ne comprend pas sans oh con et putain de dieu, j'avais la tête comme une pastèque, et ma femme qui se met à me mitrailler, la vie de ma mère, et il faut emmener le petit chez le docteur, et quand est-ce que tu comptes aller à la crèche, et t'as pas été faire les courses, et qu'est-ce que tu croyais, qu'on allait attendre toute la journée que tu te réveilles, et ça me tambourine dans la tête. Il sait immédiatement que moi aussi, ça me tambourine, dès qu'il se met à se plaindre de sa femme, il me fait

un clin d'œil complice et demande : « Qu'est-ce que tu bois, patron ? » « Une rakija », je dis, « qu'est-ce que tu as ? » « Ah ben voilàà, mon pote, là on cause, j'avais peur de rester coincé avec ces rosés pamplemousse, y a pas de mal, hein ! » et il se retourne vers toi et ta pote de fac à qui nous rendons visite à la mer, et qui est l'amie d'enfance de Duje. Leur alliance date de l'époque où ils découvraient le monde, avant d'avoir endossé leurs rôles, c'est cette forme particulière d'alliance que nous avons avec les gens que nous ne fréquenterions jamais si nous les avions rencontrés adultes, car les amitiés adultes sont souvent des amitiés entre rôles. Elle lève les yeux au ciel, Duje, franchement, tu fais un petit sourire, et j'accepte le rôle de pote, je comprends Duje, vraiment, je le méprise, je suis rebuté par son monde simple et par l'espace qu'il prend, je le regarde avec admiration, je veux être lui, ou à défaut d'être lui, alors son meilleur ami. Tu me contemples avec stupéfaction, je le sens. Nous descendons la rakija, Duje parle de plus en plus fort, je parle moi aussi de plus en plus fort, et vous êtes, c'est comme ça que ça se passe, de plus en plus silencieuses. C'est dans l'ordre établi des choses. Duje passe de la musique sur son téléphone, Springsteen, Depeche Mode, des Tziganes qui lui déchirent le cœur, il est curieux tout en étant limité, certain qu'il est qu'il n'en prendra jamais conscience. C'est précisément ça, l'assurance, un certain degré d'inconscience, d'ignorance, de méconnaissance de l'horreur du monde, de la hauteur du ciel et de la profondeur de l'océan, du fait que nous flottons tous dans un univers sourd et aveugle. Il monopolise la conversation, première étape, conquérir le public par le niveau sonore, en interrompant les autres quand ils parlent, puis viennent de nombreuses anecdotes thématiques sur sa vie sur le fil du rasoir à cause de sa nonchalance et sa témérité nourries à l'alcool, et quand nous nous abandonnons tous enfin à la représentation qu'il met en scène pour nous, quand nous renonçons tous à participer à parts égales à la conversation, alors, c'est l'heure de la leçon de vie. La leçon de vie commence sur les coups de deux heures du matin, la sagesse populaire de Duje a réponse à tout, les filles ont quitté la terrasse pour aller dormir, mais tu restes avec moi pour me protéger par ta peur, tu ne veux pas m'abandonner même si tu ne passes pas un bon moment, et moi, j'aimerais me confier à lui, j'aimerais que tu me laisses. J'ai l'envie insensée d'enlever mon T-shirt et de réduire son assurance en cendres, j'ai envie de lui faire moi aussi la leçon. D'un autre côté, je n'arrive pas encore à m'habituer à la féerie de ce nouveau départ, au fait que Duje de Podstrana m'accepte comme son égal, j'ai envie que tu disparaisses brièvement pour nous laisser entre mecs, Duje et moi, tu n'as pas idée de combien de fois j'ai rêvé de ça. Dans la réalité, la soirée se poursuit comme ceci, Duje m'adoube : « T'assures, mec, t'assures... T'es comme mon Željko, cinquante kilos tout mouillé, et il peut boire comme un trou. » Duje m'admire, il admire mes aptitudes physiques hors du commun, qui sont en mesure de me faire tenir sur mes jambes bien plus longtemps que n'importe quel taureau de son envergure. Duje ne sait pas que je bois depuis la cinquième, que j'ai appris à être trop pour ne jamais être trop peu pour qui que ce soit. Je bois, puis je vais au parc, je cherche les crânes rasés avant qu'ils ne me cherchent. Quand j'arrive à leur banc, ils sont d'abord perplexes, puis ils se moquent de moi, puis ils n'arrivent pas à déterminer à quelle catégorie j'appartiens, alors, je casse ma bouteille contre le béton, je hurle, je ris, je dois être plus fou qu'eux, c'est la seule manière qu'ils me fichent la paix, nul ne se sent menacé par un fou qui n'a rien à perdre. Dans le cadre de la leçon de vie, alors que nous ne sommes plus que trois sur la terrasse, Duje commence à s'intéresser. « Et alors, vous vivez ensemble, tous les deux ? » « Non, on ne vit pas ensemble. » Tu réponds brièvement et nerveusement, tandis que je suis, à travers l'énorme crâne, ce qui se passe à l'intérieur, j'ai une bonne vision de la manière dont la traduction s'effectue dans sa tête. « Eh con, mais qu'est-ce que vous attendez ? » simplifie Duje en dévissant le bouchon de la deuxième bouteille de rakija et en nous versant quinze centilitres chacun. Son regard passe de toi, indécise, à moi, puis il me parle comme si tu n'étais pas là. Combien de conversations se déroulent-elles en ce moment précis dans le monde en présence des femmes, comme si elles n'étaient pas là. « Eh, mon pote, écoute-moi bien, si c'est la bonne, et je dirais que oui, regarde-moi ça comme elle est belle, alors, y a pas à y réfléchir à deux fois. Au lit, tu la lardonnes un coup, et vous serez comme des rois. J'ai longtemps

esquivé, genre, je me laisserai pas piéger par une gonzesse, et puis, quand j'ai fait cet enfant à Renata, quand ce petit diable est né, tu sais quel bonheur c'est ?! Quand il monte dans le lit à six heures du matin, et qu'il se met à me marcher sur la tête avec ses petites jambes, putain de merde, je suis heureux. Et elle aussi, elle est heureuse, même si elle est tout le temps à râler, pleurer et casser des trucs, mais tu connais les bonnes femmes, c'est dans leur nature, elle pourrait pas vivre sans moi. J'étais une vraie bête sauvage, personne ne pouvait m'arrêter, je suis connu comme le loup blanc dans toute la région, j'ai eu trois cents personnes à mon mariage, et c'est pas que j'ai arrêté de sortir, non, mais ça me fait plus autant envie qu'avant. Et quand j'ai un week-end de libre, et qu'on va tous les trois à Kaufland, on achète des cévaps, de l'échine de porc, et après elle nous prépare tout ça bien comme il faut, je fais le barbeuc, on s'installe sur la terrasse, le même joue au ballon dans le jardin, papa, regarde-moi, c'est le pied. C'est pour ça que je te dis, mon ami », et il me refait un clin d'œil, « lardonne là un coup, elle ne le regrettera pas. » Et ensuite, tout de même, par politesse, il te lance un regard : « J'ai pas raison ? » Tu hoches la tête, absente, et il dit : « Tu vois, il est pas si con que ça, le Duje, je sais de quoi je parle. » Tandis que tu te lèves de table, tandis que le pied en aluminium de ta chaise grince rageusement sur le béton, tu me regardes, furieuse et incrédule, Duje dirait, ah, les bonnes femmes. « Je vais me coucher, bonne nuit. » Tu te retournes et tu pars, et je jette un dernier regard de convoitise derrière moi, est-ce cette image des enfers, qui va se transformer en poussière, toi ou moi ? Je ne tarde pas à te rejoindre. « Je vais m'en reprendre une petite goutte », dit Duje avec un clin d'œil, et il reste seul.

Nous dormons sur un matelas par terre dans une petite chambre, tu as déjà éteint la lumière et me tournes le dos, je te prends par la taille, quelque chose d'autre me porte, je t'attire à moi, tu es crispée, viens que je te lardonne, je te murmure à l'oreille, et tu réponds juste, mon dieu, mais quel crétin. Je l'entends se pinter, à trois mètres de nous, il verse décilitre par décilitre de rakija dans ce gouffre, et même si ce monde semble au premier abord taillé à sa mesure, quelque chose, manifestement, ne colle pas. Il lui est difficile de penser à ça, et il verse encore, pour engourdir complètement ce qui brûle et gratte, il verse, car sinon, il ne pourrait pas supporter cette vie, Kaufland et les cévaps, les pleurs et les crises d'hystérie, ce fossé d'incompréhension entre sa perception de soi et sa propre vie. Duje n'est pas un imbécile, il fut un temps où il voulait comprendre, il fut un temps où il semblait en avoir envie, mais c'était il y a si longtemps, à l'époque de ces alliances de l'enfance, cette brève période où nous étions encore ne serait-ce qu'un peu intacts, et où nous pouvions être ce que nous sommes. C'est pour ça qu'il soupire, qu'il sort, qu'il hurle et qu'il boit, c'est pour ça qu'il ne ressent pas grand-chose, il lui faut deux climats, à part ces petites jambes qui lui courent sur la tête, car le secret, c'est qu'elles ne sont pas encore entrées dans leur rôle. Mon pote Duje, comment te dire qu'il m'est infiniment sympathique, comment te faire comprendre tout ça, je suis plus que mon silence, tu es plus que ta colère.

J'aurais aussi bien pu faire sans eux deux. J'aurais pu voyager, j'aurais pu voir le monde, j'aurais même pu faire des études, si seulement on m'avait orientée, je n'étais pas bête. J'aurais pu, comme Zdenka, faire des enfants à trente ans, j'aurais eu le temps de tout. J'aurais aussi pu le quitter cent fois, j'aurais pu, mais je ne l'ai pas fait. Pour eux deux. Et j'aurais aussi bien pu faire sans eux. Maintenant, il est trop tard pour tout, et même si ça n'était pas le cas, je ne saurais plus comment, je ne me souviens plus de moi, je ne sais pas qui j'étais avant, avant eux tous, je ne sais pas ce que j'aime, je ne sais pas en quoi je suis douée, je ne sais pas ce qui me réjouit, et je persiste dans ce que je suis devenue après.

Je nettoie l'intérieur du radiateur avec une longue brosse, je passe l'aspirateur tous les jours, j'astique le lustre du dedans comme du dehors, puis, je m'assois par terre pour ne pas froisser le plaid sur le canapé, et je regarde s'il reste de la poussière quelque part, elle trouve toujours un endroit où se mettre, comme dans ces baguettes du lustre, avec les rainures. J'attends qu'ils viennent. Ils n'ont qu'à penser que je suis comme ça, ça sera plus facile pour eux. Même s'ils ne savent rien des instants au cours desquels je suis devenue ça. J'ai dix-neuf ans. J'ai accouché d'un fils. Sa peau sent la forêt et le miel, mais quand je le regarde, il a plutôt l'air d'un ver de terre. Il est rose et fripé, long et maigrichon, je n'arrive pas à croire que c'est sorti de moi, et je ne sais pas très bien ce que je suis censée faire avec. Ils me l'ont montré brièvement, je ne savais même pas comment le prendre, et après l'avoir emmené à la nurserie, ils m'ont oubliée. Ils m'ont laissée allongée dans le couloir de l'hôpital, il y avait foule, beaucoup de femmes accouchaient en même temps, ils en avaient fini avec moi, et ils m'ont oubliée. Je suis couchée les jambes écartées, recouverte uniquement d'un drap fin, mon dieu, j'ai fait un enfant, c'est drôle quand on y pense, moi, j'ai fait un enfant, et je rirais peut-être si ne me lançait pas en bas une douleur tantôt aiguë, tantôt sourde. Je n'ose pas appeler qui que ce soit. Les infirmières n'arrêtent pas de courir dans le couloir, nul ne prête attention à moi, quant au docteur, je ne le vois même pas. Si je les appelle, j'ai peur qu'ils me crient dessus. Il me semble que se sont déjà écoulées des heures, le sang sur le drap s'est assombri, et il me tire la peau des cuisses là où il a séché. Je prends mon courage à deux mains, et je lance depuis le bout du couloir : « Excusez-moi ! Excusez-moi ! » je me relève sur mes coudes, et un flot de sang frais jaillit de mon vagin. L'infirmière, avant d'obliquer dans un autre couloir, se retourne au dernier moment et, comme si elle venait de se rappeler quelque chose : « Ah, c'est toi, mais pourquoi tu cries pas ! Ouh, on ne t'a pas encore recousue, et tu t'es toute refroidie ! » Elle s'approche de moi, appelle une collègue, et elles me ramènent dans la salle d'accouchement. Le docteur arrive rapidement, soulève le drap d'une main, me jauge du regard, se renfrogne, et demande, plus pour lui : « Mais pourquoi est-ce que vous avez tellement attendu ? » À moi, personne ne m'explique rien, ni qu'ils m'ont coupée, ni qu'ils m'ont tranché le vagin au scalpel pour que ça soit plus facile pour eux, à l'époque, on disait, pour que la femme ne craque pas, et encore moins qu'ils vont me recoudre des heures après, quand la plaie s'est complètement refroidie, à vif. Coupe, couds. Comme s'il s'agissait d'un

vulgaire morceau de tissu, personne ne te demande ton avis. J'ai les yeux qui me sortent des orbites, je serre les dents, je compte intérieurement les points, déjà six, quand le docteur me donne une tape sur la cuisse, et dit : « Et voilà, comme neuve, j'ai même un petit peu rétréci, ça mérite que le mari m'envoie une bouteille de cognac ! »

Je suis couchée dans une pièce avec six autres femmes, j'ai oublié le ver de terre, je vois mon mari de l'autre côté de la rue, me faire des signes par la fenêtre. Il tient dans une main un bouquet de fleurs, dans l'autre une cigarette. Il me caresse le visage, nous sommes dans la voiture de son frère. Son autre main est tendrement glissée entre mes jambes, si tendrement que j'en ai la tête qui tourne, et il me murmure à l'oreille : « Tu es à moi, je te désire plus que tout, dis oui, s'il te plaît. On pourra vivre un peu chez mes parents pour commencer, et ensuite, on s'en ira, où on voudra, on peut partir d'ici, on peut aller en Allemagne. » Ils ne l'ont pas laissé entrer, et il a fait le tour du service du dehors pour me faire signe par la fenêtre. Je vois qu'il a fait la fête la nuit dernière, je vois qu'il est heureux et fatigué, il est devenu père, personne ne lui a tranché dans le vif, on ne lui a pas arraché le placenta, il a vingt-deux ans, il en sait encore moins sur la vie que moi. Je sais déjà que quelque chose ne tourne pas rond. Chaque cellule de mon corps tire la sonnette d'alarme, certes, elles la tirent depuis toujours, mais j'ai bien peur que maintenant, il n'y ait plus de retour en arrière possible. Je marche comme un compas, trois jours plus tard, je ne peux pas m'asseoir sur la cuvette, quand je pousse, j'ai l'impression que mes entrailles vont sortir, les saignements ne cessent pas. Il est devenu père, et il s'enferme tout simplement avec le journal et pousse, et bruyamment en plus, il peut rester assis comme ça dix minutes, il profite, et moi, j'ai peur de me baisser. Personne ne m'avait prévenue, à part les menaces d'ordre général, tu verras quand tu auras accouché.

Nous vivons chez ses parents. Sa vieille veut que je l'appelle maman. Je ne peux pas faire sortir ça de ma bouche. Maintenant, je suis moi aussi maman. Je n'arrive pas encore à le ressentir. Je préférerais retourner chez ma maman, mais j'écarte cette pensée de moi avant que les larmes ne me montent aux yeux. Il faut bien, comment faire autrement. Après sept jours, j'ai réussi à faire la grosse commission, j'ai pleuré dans les WC au fond du jardin, j'avais peur que quelqu'un entende, rien que ces planches, comme elles grincent, j'avais honte devant eux tous, et surtout devant son père, le Vieux. Il arpente le jardin les mains dans le dos, il jure, de temps en temps, il sifflote entre ses dents de devant écartées. Il me regarde du coin de l'œil. Le soir, la Vieille apporte une bassine dans la salle commune, s'agenouille devant le Vieux assis sur l'ottomane, le pantalon retroussé. Ses pieds et ses chevilles sont maladivement blancs et gonflés, parsemés de capillaires éclatés et de boutons de poils incarnés. L'eau dans la bassine fume, le Vieux siffle qu'elle est trop chaude, puis il s'adresse à moi : « Allez, petite, viens par-là, le diable t'emporte. » Je ne comprends pas très bien ce qu'il veut de moi, je viens de déposer le bébé dans son berceau, la Vieille traficote avec les casseroles dans la cuisine, et mon jeune mari est sorti. « Qu'est-ce qu'il vous faut », je dis à voix basse, et il a un sourire rusé : « Grand-père ne peut plus se baisser, allez, à ton tour. » Il veut que je lui lave les pieds, je ne l'ai jamais fait, pas même à mon propre père, je reste figée dans l'intervalle au milieu de la salle-à-manger qui sent le renfermé, dans l'intervalle entre m'agenouiller aux pieds du vieillard, laver des pieds à la peau calleuse semblables à des sabots, et le berceau d'où gémit le grumeau de vie qui est sorti de moi, dans l'intervalle entre moi et mon nouveau rôle dans la vie, pour lequel on me prépare depuis toujours. Mon âme s'assèche et j'ai envie de vomir en m'approchant de la bassine à l'émail fendillé, je ne suis pas certaine de pourquoi je suis ici, je n'arrive pas à me souvenir des caresses qui m'ont menée là, et une seconde avant que je ne plonge les mains dans l'eau bouillante où se dissolvent les pieds du vieillard, mon jeune mari ouvre la porte. L'air froid entre dans la pièce avec son incrédulité. Je regarde son visage et je me sens humiliée, même si l'humiliation vient de son père à lui, je prends toujours toute l'humiliation sur moi. « Qu'est-ce que tu fais ? » me demande-t-il d'un ton sévère, mais également un peu triste, comme si tout ça, c'était mon

idée. Il n'est pas insensible, juste faible, il est juste fils avant tout, et ensuite seulement mari, père ou amant. Ils ne l'ont pas planté bien droit, et il ne sait pas comment arracher mes mains de l'eau bouillante, mes doigts rougis entre lesquels, un an seulement auparavant, il y avait une cigarette, un rouge à lèvres couleur viande et la pochette d'un vinyle des Stones qu'il m'avait offert comme un billet pour les endroits où nous irions ensemble. « Viens, j'ai besoin de toi » Il le dit à grand peine, et le peu de pouvoir de conviction qu'il a vient du fait que ses mots ont à présent un poids, même minime, parce qu'ils sont prononcés par le mari. Je me lève docilement, choisissant de qui je serai la servante. Le grand-père ne dit rien, il boude, car il a été privé du contact des mains de dix-neuf ans sur ses sabots ridés, ce pourquoi il s'écrie d'une voix rauque, énervé : « La vieeeeeille, viens par-là, le diable t'emporte ! » Mon jeune mari m'entraîne dans le couloir exigü et, au lieu de m'expliquer où il m'a emmenée, au lieu de s'excuser et de faire nos valises le soir-même, quitte à partir au beau milieu de la nuit, en emportant le ver de terre s'il le faut, il me plante un baiser mouillé sur les lèvres. Mon jeune mari, ce gamin stupide. Il me fait taire et m'embrasse, il me touche les seins qui commencent à goûter, des taches noires s'élargissent sur le chemisier brun. À ce moment-là, le ver se met à pleurer, et moi, la déception me ronge les entrailles. Je prends l'enfant, il disparaît, ne reste que la nuit entrecoupée par les pleurs du bébé, les gémissements du Vieux de l'autre côté de la cloison de contreplaqué, et mes chutes temporaires dans un sommeil léger. Il ne fait pas encore jour, je lave les couches dans la cour, à l'eau froide qui sort du robinet gelé, puis je les fais bouillir dans une grande marmite. Avant ça, j'ai lavé à la main les torchons de la cuisine, et je les ai laissés s'égoutter sur le fil à linge. La Vieille se lève après moi, elle traîne ses sabots de bois dans la cour, et pète bruyamment. Je n'ai jamais entendu ma mère faire ça. Elle se débarbouille au robinet, puis elle se mouche à deux doigts et jette la morve par terre. Des mêmes doigts, elle tâte les torchons sur le fil, et quand elle voit qu'ils ne sont pas bien essorés, elle les tire, et les lance, cinglants, vers ma bassine avec les couches bouillies. Tout se renverse sur le béton. « T'as pas de bras, ou quoi ? » Elle me suit pendant que je fais le ménage dans la maison, s'humecte les doigts et attrape les moutons. Fainéante et souillon.

Chaque jour, peu importe ce que je fais. Je prends l'échelle et je grimpe jusqu'au lustre, je trace une ligne d'un chiffon microfibre que j'enfile sur mon index, une douleur me lance dans les genoux, dans le dos, j'ai presque soixante ans, il est resté bien peu de tout ça, fainéante, souillon. Et eux deux, ils pensent que j'aime faire le ménage.